

DE LA DEMEURE A LA DERNIERE DEMEURE

Philippe MADEC

mars 1994

Ce texte est l'intégrale de la conférence donnée à Wrocław (Pologne) en ouverture du Symposium UNESCO-ICOMOS sur l'art des cimetières, à propos d'une recherche de l'immeuble-cimetière. Il fut publié dans la revue *DIAGONAL*, Paris, décembre 1994, puis sous le titre "From the house to the last house", dans le livre *Cemetery Art*, sous la direction de Olgierd Czerner et Iwona Juszkiewicz, Unesco/Wydawnitwo « WERK » s.c., Wrocław 1995

Depuis deux années, je travaille au projet d'une installation particulière, verticale et abstraite, de petits immeubles-cimetières au cœur des métropoles. L'idée m'en a été suggérée par un homme de foi qui éprouvait du mal à admettre l'anthropophagie des métropoles⁽¹⁾. Elles consomment la vie des femmes et des hommes qu'elles attirent, avant de les rejeter morts, dans les banlieues, ou dans les provinces si leur famille a été à même de préparer leur retour. Cet homme de foi était aussi un homme d'action qui avait compris que, la nécessité faisant loi, il faudrait bientôt trouver de nouvelles réponses au problème de la saturation des cimetières, et que ces réponses ne pouvaient pas être seulement apportées par une nouvelle gestion des cimetières existants. Il fallait penser à une nouvelle structure spatiale, adaptée à notre nouvelle condition humaine, à notre condition urbaine c'est-à-dire non plus celle dérivée de cette civilisation préindustrielle du XIX^e siècle qui nous a apportée la conception romantique du cimetière, mais celle issue de la civilisation urbaine de cette fin du XX^e siècle. Ses réflexions complétaient d'une manière inattendue le travail de recherche théorique que je menais depuis quelques années sur la cause et l'objet de l'architecture, et sur la place de l'architecture dans le cadre de la civilisation urbaine.

Pourquoi, dans le monde occidental, est-il essentiel d'équiper notre mémoire ? Que signifie la conception du cimetière comme équipement de la mémoire ? Comment la dernière demeure rejoint-elle la demeure dans une réflexion plus large sur l'importance du lieu (*locus*), sur la place de l'architecture et sur l'installation de la vie (*oikos*) ?

D'après l'historien français Michel Vovelle, "il est aujourd'hui admis que notre XX^e siècle vit à l'heure du "tabou" sur la mort qui aurait remplacé l'ancien tabou sur le sexe, pour définir une nouvelle catégorie de l'obscène, de ce dont on ne parle pas" ⁽²⁾. Mais force nous est d'admettre que ce tabou, aussi, lentement s'estompe. Ne sommes-nous pas tous ici venus d'horizons différents parler en toute sérénité du lieu des morts ? Depuis plus vingt années maintenant n'avons-nous pas vu apparaître des projets, des propositions et des réalisations nouvelles ? Depuis un an en France nos revues d'architecture ne s'intéressent-elles pas à ce thème et aux dernières réalisations du genre — les beaux cimetières de Roquebrune-Cap-Martin ou nécropole de Fréjus, tous deux cités pour l'Équerre d'Argent de cette année ? ⁽³⁾.

Déjà en 1977, l'historien français Philippe Ariès n'avait-il pas entrevu un changement décisif lors de la publication de son œuvre magistrale *L'homme devant la mort* ? Pour lui notre rapport à la mort n'avait pas évolué depuis le XIX^e siècle. Avant 1800, l'homme était pris par les deux frayeurs résumées en "nous mourrons tous" et plus tard "la mort de soi". Ensuite pendant le siècle romantique était apparue "la mort de toi", celle de l'être aimé ; notre désir de l'immortaliser serait à l'origine du *culte* moderne et bourgeois des morts, rêve d'une immortalité terrestre. Tout à la fin de son ouvrage, au dernier paragraphe, Philippe Ariès annonce un

changement qu'il ne peut encore analyser en tant qu'historien sans prendre le risque du journalisme. Il voyait "une petite élite d'anthropologues, plus psychologues ou sociologues que médecins ou prêtres [qui] proposent moins d'évacuer la mort que de l'humaniser" (4).

Il est vrai que depuis près de trente années les mentalités ont bougé, sous l'effet de la lente évolution historique des mentalités mais aussi sous l'effet de catastrophe aussi inattendue que proche de nous. Aujourd'hui en Occident, il me semble — sans aucun idéalisme, je le souhaite — qu'après la peur commune de la mort, puis la peur individuelle de la mort (la nôtre ou celle de l'être aimé, n'est-ce pas la même chose : soi et le bel écho de soi ?), nous avons atteint une certaine sérénité du groupe, sans que la peur individuelle ait été écartée. Notre relation à la mort s'inscrit dans l'évolution de l'histoire des mentalités telle qu'elle se présente : l'intérêt pour la psychanalyse est remplacé par un intérêt pour l'histoire, l'inconscient individuel cède le pas devant le non-conscient collectif. Nous savons d'une part que "pas plus que la vie, la mort n'est un acte seulement individuel" (5), et nous réalisons à la fois notre sortie de l'ère de l'immédiateté et notre appartenance à la longue durée qui va au-delà de notre limite. Nous ne pouvons ni nous ne voulons plus rejeter hors de notre vie l'évidence de notre mort à tous, l'évidence de cette humanité sans cesse renaissante et mourante, l'évidence de la mort à venir de celle-ci ou de celui-là à nos côtés.

Le *Livre des morts tibétain* n'est plus seulement connu que par quelques initiés ou quelques adeptes de la psychanalyse jungienne (6) ; les travaux d'Élisabeth Kübler-Ross ont été diffusés largement et repris dans des ouvrages de vulgarisation au point que la télévision, la radio et les journaux diffusent des articles et des émissions sur "la vie après la mort" (7) ; les infirmières et les infirmiers, admirables ouvriers de la compassion, ont réussi à convaincre les médecins que la mort d'un malade n'est pas l'échec de la médecine, ils ont été à l'origine des premiers services d'accompagnement des mourants dans les hôpitaux, lieux anciennement hygiénistes et industriels où l'émotion n'était pas souhaitée. Aujourd'hui encore, conséquence du témoignage de comateux revenus à la conscience et du désir des autres de croire que la mort n'est pas une triste fin, l'au-delà a pris la figure de la chaude lumière blanche-jaune de l'amour au bout d'un tunnel plutôt que celle du royaume des ombres. Les religions du salut l'avaient déjà écrit et Jérôme Bosch dès la fin du Moyen Âge en avait représenté la prémonition ou l'expérience. Mais aujourd'hui la mort a rejoint l'amour : les deux anciens tabous — le sexe et la mort — ont la figure de nos proches. Nous connaissons tous un ami ou l'ami d'un ami touché par le Sida. Ils sont là à nos côtés et portent dans leurs regards la triste lumière de leur possible départ. Comment une société comme la nôtre qui s'est attachée à éloigner la souffrance et la violence, pourrait-elle laisser, dans la souffrance et la violence d'un rejet hors les murs, les siens atteints d'un mal dont elle a une part de responsabilité ?

Si aujourd'hui nous pouvons penser autrement les cimetières, c'est que les mentalités en sont venues petit à petit à nous l'autoriser et que la nécessité culturelle et économique s'en fait sentir. Les familles se sont éparpillées et il est devenu difficile de savoir où leurs membres vivront et mourront, où ils auront envie de reposer, dans leur demeure et leur dernière demeure. Pour une famille, investir dans un monument funéraire ne signifie plus l'immortalité familiale. En outre la crémation est davantage admise et pratiquée. Si, chez les tziganes, la crémation crée les conditions d'un volontaire et immédiat oubli, dans les pays de la tradition occidentale, elle ouvre sur un autre monde symbolique du souvenir où les religions ne trouvent pas toujours leur compte. Elle débouche sur une nouvelle relation à la mémoire et occasionne la conception de

supports matériels différents, car, même si les cendres ont été dispersées, les amis et les familiers vifs réclament une trace de celui ou de celle qui est parti.

A cause de la nécessité de repenser les cimetières et si nous ne nous en occupons pas, les entrepreneurs de pompes funèbres, nos partenaires nécessaires, agiront — c'est dans leur nature — et ils adopteront des solutions qui garantissent l'économie plutôt que le maintien des émotions. Nous ne pouvons pas leur demander de répondre à ce qui n'est pas de leur compétence mais de la nôtre, c'est-à-dire de *donner lieu au parcours de la douleur et lieu au siège de la mémoire*, de maintenir les conditions du *pathos*, ce ferment de la vie. N'est-il pas de la tâche de l'architecte comme du paysagiste, de garantir la dignité des conditions de l'installation humaine, tant pour les vivants que pour les morts ? Il me semble que, dans quelques temps si nous n'avons rien fait, nous pourrions nous sentir responsables justement parce que nous avons laissé faire. Nous avons le devoir d'imagination, celui de la conscience inventive.

Et nous serons responsables au regard des espaces de la mort mais aussi au regard des espaces de la vie. Pour être plus clair sur ce point je dois vous rappeler que c'est parallèlement à une réflexion sur la situation de l'architecture dans le cadre de la civilisation urbaine que j'en suis venu à penser au cimetière. C'est en m'attachant à l'installation de la vie que j'en suis venu à m'intéresser à ces lieux où la vie atteint certains de ses sommets tant le *pathos* peut y trouver son champ : l'amour, la douleur, la mémoire, le repos, la paix, la contemplation, le soulagement, la joie...

Repartons d'aujourd'hui. Repartons de la civilisation urbaine. Elle s'est *imposée* en ce sens qu'elle n'a été ni projetée ni conçue. Elle est là, boiteuse, en quête d'une assise plus solide que celle offerte par la seule évolution historique et par l'inattention des concepteurs modernistes de l'établissement humain, tant en urbanisme qu'en paysage ou en architecture. Dans les pays industrialisés, nous avons quitté la civilisation industrielle sans nous en rendre compte, au volant de notre voiture, entouré de nos objets design, l'horizon encombré de choses. Gavés, enfants du verbe "avoir", nous étions tout à coup confrontés au verbe "être" dans un état culturel, économique et social qui n'était pas prêt à le recevoir, et qui n'est toujours pas prêt.

La civilisation urbaine a besoin de trouver son sens dans sa propre histoire, elle a besoin d'une mémoire pour s'ouvrir à demain. D'emblée le cimetière nous aide en ce chemin, parce qu'il est le reflet spatial des mentalités, comme le logement et le monumental, comme la ville elle-même. Nous voilà en situation de partir de ce qui nous importe et qui s'impose — non pas notre origine, nous nous y perdrons. Partons de la vie, de l'homme qui vit et qui meurt, de l'homme qui est là et qui passe, de l'homme habitant embarqué, peuple du lieu, coulant dans le lieu. Repartons de la demande d'architecture, de cette aspiration de l'homme qui, de tout l'entier de son être, appelle l'architecture à fin qu'elle l'établisse. L'architecture ne provient-elle pas de cette humaine nécessité de fonder l'habitation, d'installer le monde. L'architecture n'a-t-elle pas pour vocation d'apporter le complément nécessaire à l'installation humaine sur terre ou dans les étoiles, aussitôt que l'homme songe à y demeurer ?

Il y a le lieu. Il y a le monde qui s'y fonde. Et nous entre la terre et la parole, entre la glaise et la glose. Et pour que nous habitions le monde, il y a la ville dont l'architecture construit chaque bulle.

Regardons autour de nous. Tout bouge, tout vit. Nous sommes transpercés par le mouvement même de la vie, par le mouvement même du monde. Nous sommes pris par le temps et l'espace, pris dans une histoire qui nous anime le temps d'une vie. Regardons bien. Tout bouge. Sauf l'envie de la demeure, j'aimerais dire l'en-vie de la demeure tant la demeure me semble indissociable de la vie, en ce qu'elle rassemble le temps et l'espace, la durée du repos et le lieu du repos. Chaque soir nous revenons chez nous, pour nous retrouver, non seulement en tant que nous même, mais aussi que tant que membre d'une communauté réduite ou élargie, la famille ou la cité. Nous avons besoin de ce repos, que ce soit le sommeil afin de rejoindre nos rêves et de ne pas sombrer dans la folie ; que ce soit le non-agir qui rend possible la conscience des fondements essentiels de notre existence, la conscience de l'étendue et de la durée, deux dimensions ontologiques de notre vie, que l'activité empêche d'entrevoir. Nous avons besoin du vrai repos, de celui qui rassemble l'Être et la personne.

Un jour nos ancêtres ont ressenti le besoin vital de *s'arrêter pour vivre et mourir en un lieu*. Ils se sont mis d'accord et ils ont élu domicile. Ils ont inventé les conditions de leur repos quotidien et éternel, ils ont dormi à côté de leurs aïeux et se sont souvenus.

Devons-nous trouver dans cette installation au sein du lieu une condition essentielle à notre existence ? Oui, je le pense. La nécessité du repos du Corps (de l'Esprit et de la Chair) provient de l'essence même de notre Être, elle ne dépend pas de notre état, que nous soyons vivants ou morts.

Qu'apporterait donc le lieu qui nous serait si essentiel ? Avançons qu'il s'agit des conditions spatiales et temporelles de la conscience et de la mémoire. Des conditions qui, tout à la fois, nous mettent face au vide et nous tiennent au chaud, en ce sens qu'elles nous confrontent à notre propre condition : poussière errante dans l'étendue et la durée, et qu'elles autorisent notre fondation, laissent plonger nos racines.

Repartons donc de la nécessité et de la volonté de la demeure qui permet à l'homme de se rassembler non seulement en tant que communauté mais aussi en tant que lui-même. Repartons donc de ce *là* dans le séjour duquel l'homme peut admettre les conditions de son existence. Avançons "le repos qui rassemble l'Être et la personne" comme la cause de l'établissement humain, et "la demeure, le lieu installé à vie" comme l'objet de l'architecture (8).

Alors ne voit-on pas que ce qui manque dans cette reconnaissance du mouvement et de l'installation de la vie, est la compréhension du rôle ontologique de la mémoire, la compréhension paradoxale de ce qui fait que l'aventure humaine trouve son origine et son sens dans l'acceptation et le souvenir, tant personnels que collectifs, de la valeur même de la mort ? Nous savons aujourd'hui que, face à la mémoire — c'est-à-dire face à cette constitution individuelle et culturelle — l'homme est une entièresité. Selon les scientifiques qui explorent le cerveau, le siège de la mémoire spatiale est dans le lobe gauche et le siège de mémoire temporelle dans le lobe droit, sans que la dichotomie soit totale : il y a une partie de la mémoire temporelle dans le lobe gauche et une partie de la mémoire spatiale dans le lobe droit. Le temps et l'espace nous prennent en notre totalité.

Alors, puisque l'objet de l'architecture est d'installer la vie dans le lieu et la durée, puisque la mémoire est une des conditions majeures de la conscience et de son aventure, puisque la mort et ses espaces en sont les parfaits miroirs, puisque le repos ontologique serait cette cause de la ville et de l'architecture, puisque le cimetière — cet antique "champ du repos" — en est une expression cruciale, puisque la ville est le plus vaste phénomène produit de l'existence terrestre

de l'homme et que l'architecture sert à en constituer les pièces, puisque la ville est le plus vaste dispositif architectural inventé par l'homme pour continuer d'être en un lieu — pour demeurer —, puisque de ce fait la ville et l'architecture ne peuvent pas être comprises par le biais des procédures de leur fabrication ou de leur gestion, alors, la conception d'immeuble-cimetière pour les métropoles ne peut pas être qu'une belle solution à la difficulté présente d'enterrer les morts au cœur des grandes villes. Elle ne peut provenir que d'une réflexion philosophique et historique sur la place de l'homme dans la cité.

Mon travail consiste aujourd'hui à penser une nouvelle architecture funéraire, collective. Tel serait le chemin pour donner une place aux morts parmi les vivants, telle est aussi la grande différence. Si les grands cimetières historiques de la période romantique, étaient des paysages pensés *extra muros*, collection d'édifices mortuaires dans une enceinte tracée, juxtaposition de monuments familiaux, les nouveaux cimetières, eux, devront être construits pour les morts, *ante mortem*, urbains, équipements de la mémoire collective.

Quelle est la place de l'architecture et de l'architecte dans la conception et la réalisation de tels édifices ? Comment maintenir l'ensemble des émotions liées à la perte de la personne aimée et à son souvenir ? Comment laisser toujours possible la nécessaire sublimation individuelle de la dernière demeure ? "Quel type de représentation mettre en place pour que le cimetière vertical ne se confonde pas avec un parking, équipement très voisin en termes de fonctionnalité ?" (9).

A toutes ces questions l'abstraction apportent une réponse, avant tout parce que, comme le soulignait François Robichon, elle "permet de penser une architecture non dicible où rien ne sollicite en particulier le regard afin de l'abstraire dans une ontogenèse — de l'étant à la mort — et une phylogenèse — perception des racines de la collectivité humaine. L'abstraction permet aussi de rejeter la particularité de l'architecte et de penser à une architecture qui ferait retour sur ses fondements ontologiques" (10). "Une architecture qui ne manifesterait rien," ajoute Jean-François Pousse, "qui installerait seulement, une structure ouverte, comme à portée de mains, évitant l'ordre du monumental, paraissant quotidienne, tout l'inverse d'un phénomène" (11). Une architecture, silencieuse, l'opposé du bavardage pour laisser à la peine son recueillement, une architecture qui touche chacun à son gré, là où il est libre, une architecture qui n'impose aucun message afin de prendre en considération le message de tous et de chacun, une architecture en retrait, presque pas une architecture, une architecture disparue : une structure spatiale ouverte, offerte.

Aujourd'hui je sais que ma place en tant qu'architecte n'est pas dans l'art formel du bâtir ni dans l'art de concevoir un bâti esthétique et habitable. Ma place en tant qu'architecte est dans la recherche d'une éthique qui installe dignement la vie, qui installe dignement les vivants et les morts. Je sais aussi que la perte de la mémoire condamne la civilisation et la cité à mourir de froid. Nous connaissons tous ces politiques, ces concepts, ces villes ou ces projets glacials dans leur volontaire ou inconsciente amnésie. Cherchons un peu plus de chaleur.

-
- ¹ - Monsieur Michel Berthet, sous-directeur de la Régie Immobilière de la Ville de Paris.
- ² - *L'heure du grand passage. Chronique de la mort*. Michel Vovelle, Collection Découverte, Editions Gallimard, Paris 1993, page 103.
- ³ - Marc Barani est l'auteur du cimetière à Roquebrune-Cap-Martin, Bernard Desmoulin de la Nécropole de Fréjus.
- ⁴ - *L'homme devant la mort. Tome 2 : La mort ensauvagée*. Philippe Ariès. Collection Points, Editions du Seuil, Paris 1977, page 324.
- ⁵ - Ibid., page 313.
- ⁶ - *Le Bardo Thödol - Livre des morts tibétain*, Commentaire de Carl Gustav Jung. Librairie d'Amérique et d'Orient, Paris 1987.
- ⁷ - *Les Derniers Instants de la Vie*, Elisabeth Kübler Ross, Labor et Fides, Genève 1975 ; *La Source Noire*, Patrice Van Eersel, Grasset, Paris 1986 ; une récente *Marche du siècle*.
- ⁸ - Cf. "Pour que la vie ait lieu. (Fragments)" Philippe Madec, in *Architecture, Ethics and Technology*, Mac-Gill/Queen's Press, Montréal 1994 et *Pour que la vie ait lieu* (version intégrale), à paraître.
- ⁹ - *L'immeuble-cimetière*, François Robichon, in D'ARCHITECTES n°34, avril 1993, pages 30 & 31.
- ¹⁰ - ibid
- ¹¹ - *Le cimetière dans la ville*, Jean-François Pousse, in TECHNIQUES & ARCHITECTURE, n°405, décembre 1992, pages 108 & 109.